

Denis FERRIER

# Humanité

10 Nouvelles

Editions Leenoo



## Double menthe

Il n'était pas dix-sept heures lorsque Sonia, une infirmière du service de gériatrie des amandiers, vociférait à s'en époumoner :

— Monsieur Trévisé s'est encore enfui !

À de rares exceptions près, lors de ses escapades laconiques et éphémères, il investissait le local technique pendant des heures. Une salle bien à l'abri de tous les ateliers obligatoires organisés par Jeanne, la psychothérapeute. De temps à autre, on le trouvait dans la blanchisserie, où il se confectionnait un doux matelas avec le tas de linges sales. Le plus rocambolesque resta sa tanière au fond d'une penderie dans le bureau du personnel de santé. Ce jour-là, trois heures apparurent nécessaires pour le localiser. Son incomparable ronflement le trahissait. Cette fois-ci, il semble bien avoir quitté le cadre de vie.

Panique au numéro vingt-quatre de la rue Michelet.

Le réfectoire qui tient lieu de cafétéria l'après-midi dispose de plusieurs issues de secours. La vigilance habituelle s'est relâchée. Il a profité de ce que tout le personnel fut employé dans la conception de la crèche annuelle pour s'éclipser. Tel l'archétype d'un commando en mission, des groupes se forment instinctivement. Infirmières, aides-soignantes et agents administratifs partent dans les étages et au sous-sol retrouver le fuyard au grand âge. Monsieur Trévisé ne s'inscrit pas comme un modèle de rapidité. Têtu, la tête repliée dans les épaules, il est ramassé à l'image d'une barrique. Il porte au bas de son front des lunettes rouges à double foyer qui nuisent à sa vision de loin. D'autre part, une santé précaire due à une polyarthrite aiguë l'empêche de jouer les sprinters.

Somme toute, il a déjoué l'attention et pris la poudre d'escampette.

Chacun va de ses observations fantasques et de quelques boniments rarement crédibles.

— Il est passé par là ! hurle madame Palisson, en tirillant un interne par la manche de sa chemise tout juste sortie du pressing.

Une femme imbuvable et antipathique.

— Non ! Les toilettes ! indique Germain, en gesticulant sa canne vers le supposé endroit d'évasion.

Réalisant que le lieu de commodité ne possède aucun accès vers l'extérieur, il ajoute :

— Impossible, il n'y a pas une seule fenêtre dans les latrines ! Peut-être par la cuvette ? dit-il, en fronçant les sourcils.

Une moue interrogative fige son visage. Un rire collégial fulmine dans le réfectoire.

— Fadaises ! Il est sorti par le bureau du directeur ! explique Félix, un présumé philosophe d'une grande médiocrité.

Mécontent de l'impassibilité du personnel de santé face à ses propos, il dépose sèchement un traité d'Aristote sur un petit guéridon en merisier. Il rétablit ses lorgnon sur le bout de son nez et quitte la pièce très rapidement.

— Pourquoi pas par la cheminée ! lance ironiquement Paul, le médecin de garde. N'importe quoi, monsieur Félix !

Il observe le vieux théoricien de la pensée désertier les lieux. Au mépris d'un manque de discernement, Félix roule des yeux.

— Allez savoir... murmure mademoiselle Jeanine, une polissonne octogénaire éprise et passionnée du chef de service. L'année dernière, c'est lui qui avait endossé le rôle du père Noël, je vous rappelle !

— Mademoiselle, il n'y a pas une seule cheminée dans cette maison de retraite ! rétorque Lucie, la responsable administrative. L'an passé, c'était un décor. Vous perdez la mémoire !

Vexée, Jeanine balaie les propos humiliants d'un revers de la main.

— Quel odieux personnage ! Qu'elle retourne dans son bureau ! murmure l'octogénaire.

En attendant, monsieur Trévisé a pris la clé des champs. Évaporé, à la manière de l'extraordinaire Harry Houdini lors d'un soir de représentation. La grande salle aux murs couleur coquille d'œuf se dépeuple rapidement. Dans un recoin, à l'abri des distractions, loge madame Courcelles. Un petit bout de femme, gracieuse et très alerte. Elle fut placée dans ce centre de gérontologie il y a dix ans déjà.

— Elle souffre d'un désordre psychique et obsessionnel dû à la disparition de son tendre époux !

Allégations des multiples psychiatres qu'elle rencontra pendant les trois premières années de son admission aux amandiers.

Décision unanime et irrévocable : « *Madame Courcelles souffre de TOC irrémédiable !* » Face à ce diagnostic cruel et sans appel, ses deux fils congédient rapidement ce fardeau bien trop envahissant pour leur vie d'hommes d'affaires.

Depuis, elle passe ses journées devant la grande baie vitrée. Qu'attend-elle ? Personne ne le sait.

Comme chaque jour, elle est assise sur une chaise « bistro ». Les mains jointes sur le haut de ses cuisses. Elle pose son regard sur le parc situé de l'autre côté de la chaussée. Elle sourit plaisamment.

— Double menthe ! Double menthe ! répète-t-elle sans cesse.

Cécile, une aide-soignante fantasque et peu avenante, passe la serpillière à proximité de la vieille dame. Elle profite de la soudaine désertification pour mener hâtivement sa tâche.

— Vous pensez que c'est le moment de boire une menthe à l'eau, madame Courcelles ! Je dois terminer avant qu'ils ne reviennent tous !

Elle interrompt son lustrage imparfait et s'accoude sur la poignée de son balai.

— Vous supposez que je n'ai que ça à faire !

— Double menthe ! Continue madame Courcelles, inlassablement.

— Je ne possède pas les clés pour ouvrir la porte qui mène au bar. Il faut attendre le retour de l'infirmière en chef.

Elle poursuit son fugace nettoyage avec peu d'intérêt.

— Infernal ! Ces vieux, ils vont nous faire devenir chèvre !

Elle conclut brièvement en ne prenant guère le soin de rincer le sol dans les coins. Qu'importe si ce n'est point rutilant. Les pensionnaires ne prêteront pas attention à ce genre de détail, pense-t-elle.

— Ça conviendra comme ça !

Elle ôte ses gants de caoutchouc rose et vidange le seau dans la cuvette d'évacuation. Elle positionne grossièrement le matériel dans une remise tout près de la porte d'entrée. Elle passe une blouse propre.

— Double menthe ! continue la vieille femme.

Un instant, Cécile campe au milieu de la grande salle. Les mains sur la taille, elle observe les mimiques de la pensionnaire.

— Dans cinq à dix minutes, je vous apporte votre menthe à l'eau.

À présent, madame Courcelles redresse sa paume droite et l'agite quelques secondes devant la vitre. Puis elle s'appuie sur le repose-bras et se

détend. Elle réitère ce geste continuellement. Surprise, l'aide-soignante s'approche et s'agenouille près d'elle.

— Que se passe-t-il, mamie ?

— Double menthe !

La professionnelle de santé examine furtivement l'extérieur. Elle ne remarque rien d'anormal.

— Qu'est-ce qu'il se passe dans ta tête ? Il n'y a rien au-dehors ! chuchote-t-elle.

Si ce n'est que madame Courcelles rabâche sans cesse les mêmes mots : double menthe.

— Je crois que tu perds la boule. Peut-être, vois-tu l'esprit de ton mari ?

Ses yeux se plissent et s'étirent.

— Tu buvais un verre de menthe à l'eau quand vous vous promeniez le dimanche ! Je pense que c'est ça.

Elle glisse délicatement sa main sur la joue blanche de la vieille femme. Elle amorce un sourire.

— Ma pauvre. Tu es bien douce !

Cécile rejette quelques mèches de cheveux de la pensionnaire en arrière. Ses yeux verts suivent chacun de ses mouvements.

Le soleil embrasse la terre, la pénombre s'installe.

— On ne voit plus rien !

Elle se dirige vers l'interrupteur et l'actionne sans crier gare. Un à un, les néons crépitent un instant. Puis ils s'allument et s'illuminent rondement.

— C'est mieux comme ça ! lance-t-elle, en espérant une réponse de la vieille femme.

Le silence.

Celui-ci ne dure pas. Toutes les petites formations de recherche, de même que les autres pensionnaires, repassent dans le réfectoire. Un brouhaha intense résonne à l'image d'une salle de concert. Au milieu de cette cacophonie irréaliste, une voix se fait entendre.

— DU CALME ! hurle le médecin en chef, debout sur une chaise. Nous ne sommes pas dans un meeting politique !

Il suffit de lever le ton pour que tout redevienne normal, pense-t-il.

— Merci.

Il toussote sobrement.

— Bon... Monsieur Trévisse n'est pas dans le bâtiment et encore moins dans les annexes. Rendons-nous à l'évidence, il a quitté les lieux !

Il frotte ses mains moites. Anxieux, il éprouve des difficultés d'élocution. Quelques chuchotements médisants se font entendre.

— Je comprends votre inquiétude. Nous n'avons plus le choix. Il faut prévenir la gendarmerie !

De nouveau, le tohu-bohu envahit la grande salle. Les résidents requièrent la parole.

— Oui, madame Palisson ?

— Pensez-vous qu'il est mort ?

Stupéfaction parmi les pensionnaires. Le médecin hausse les épaules.

— Pas du tout ! Quelle idée !

Une main se dresse.

— Monsieur Germain ?

Le vieil homme s'avance légèrement. Il triture quelques secondes son appareil auditif.

— Avez-vous quand même regardé dans la cuvette des w.c. ?

Décontenancé, Paul se frotte le cuir chevelu.

— Vous êtes infernal, monsieur Germain ! Comment voulez-vous passer par le trou de la lunette ? Allons, un peu de bon sens !

D'autres doigts s'agitent ardemment comme des enfants d'une classe de cours préparatoire. On espère découvrir la vérité. Néanmoins, le médecin interrompt la prise de parole. Les pensionnaires deviennent indisciplinés. Il faut remettre de l'ordre et de l'autorité. Une collation sera offerte dans cinq minutes.

— Ça va les distraire un instant ! confie l'une des infirmières.

Depuis combien de temps ne s'était-il pas produit un événement important dans cette maison de retraite ?

— Nous pourrions intéresser le journal de vingt heures ! lance Jeanine, à l'une des femmes proches d'elle. J'aimerais bien que *France 2* arrive ! Me faire interviewer par *David Pujadas* !

À l'idée de rencontrer mon présentateur préféré, elle dispose ses mains sur son cœur et frétille d'empressement.

— Admettez que cela serait un rêve ! confie une congénère.

— Si c'est le cas, je cours me changer. Je n'ai pas envie de ressembler à une vieille ! révèle l'octogénaire, d'un air coquin.

Seule, madame Courcelles ne bouge pas de sa chaise. Fidèle, elle contemple toujours l'extérieur.

— Double menthe ! exprime-t-elle, en accompagnant ses propos par la même gestuelle.

Cédric, un infirmier au grand cœur, rejoint Cécile. Il assiste au rituel de la pensionnaire.

— Qu'y a-t-il ?

— Elle perd la boule depuis belle lurette. Je pense qu'elle désire un verre d'eau à la menthe ! explique-t-elle.

La perplexité submerge le professionnel. Il l'examine attentivement la posture et le mouvement.

— Non. Regarde ! C'est un signe qu'elle produit... Elle indique sa présence à quelqu'un !

— De quoi ?

Cécile plisse les sourcils. Elle l'observe plus consciencieusement.

— C'est exact. Tu as raison, Cédric !

Le jeune homme se plaque contre la baie vitrée et présente ses mains de part et d'autre de ses yeux, comme des œillères. Ainsi, il évite les reflets. Il scrute le paysage. Son regard se pose sur le parc.

— Ce n'est pas vrai !

— De quoi ? demande-t-elle.

— Double menthe ! C'est le carrousel !

Elle s'avance et calque la posture de son collègue. En effet, un forain s'est implanté depuis deux mois à la naissance de ce grand jardin communal. Aux yeux et à la joie de tous les enfants.

— Je n'en reviens pas !

Soudain, elle triomphe de bonheur.

— Regarde, Cédric ! Monsieur Trévisse tourne sur un cheval de bois !

— Effectivement !

— Depuis tout ce temps, elle m'indiquait l'emplacement de monsieur Trévisse ! C'est fou !

L'infirmier quitte sa condition de guetteur et alerte généreusement toute la salle.

— Venez vite ! Nous avons retrouvé monsieur Trévisé !

À l'image d'un troupeau de gnous, salariés et pensionnaires se précipitent contre la baie vitrée. La joie exulte au numéro vingt-quatre de la rue Michelet.

Aujourd'hui, le vieil homme désirait recouvrer les émotions de son enfance. Ce manège en bas de son foyer, où il effectuait un tour chaque soir lors de son retour de l'école primaire. Le souvenir de sa mère qui le regardait tournoyer. Le sourire angélique aux lèvres et l'amour dans les yeux. Voilà tout ce qu'il convoitait.

Un festin fut donné en l'honneur de madame Courcelles. Les médecins ont revu leur copie. La vieille femme devient la star des amandiers. Étonnamment, elle attire la sympathie de toutes les congénères.

Elle coule toujours ses journées face à la vitre. Elle observe le parc et son carrousel. En revanche elle n'est plus toute seule.

Monsieur Trévisé l'accompagne...



# Poupette

La nuit, d'une incroyable clarté sélénite, s'embrase des foudres de géhenne sous les heurts de la DCA allemande.

— FEUER (*feu*) ! hurlent les officiers, dans les nombreux postes de tir.

Les sirènes rugissent, les cloches des églises sonnent à l'unisson. Les civils terrorisés fuient les frappes aériennes menées par l'offensive alliée. Les bombardiers pilonnent aveuglément la municipalité. Un vacarme assourdissant, une vision d'horreur. Les unités fédérées restent formel. Réduire à néant l'objectif principal, l'entrepôt de carburant de la Wehrmacht. Malheureusement, la mission se solde par un échec. Les trois quarts de la commune sont dévastés, excepté le dépôt ennemi où flotte encore le drapeau à l'effigie de l'infâme svastika. En ces ténèbres de mai 1943, personne ne pouvait prophétiser la destruction du centre-ville et des quartiers extérieurs. Le triste constat du chaos.

Poupette, fière de ses sept ans, maintient la main de sa mère lorsqu'un obus heurte la façade d'une usine de confection proche de leur chemin. La déflagration propulse la fillette à une distance de quinze mètres. Les cris de peur renvoient les hurlements de souffrance. Puis un silence austère et froid. Une brève perception de brume malodorante. L'enfant s'évanouit rapidement au milieu des débris de terre et de ciment retombés sur son corps.

Elles regagnaient leur domicile après avoir passé l'après-midi chez une amie de Martine Lauvergne, sa maman. Une demi-journée a confectionné une robe pour la première communion de Juliette, alias Poupette. Il était tard pour défier le couvre-feu. De plus, un ciel étoilé présageait toujours des attaques aériennes. Toutefois, il fallait rentrer à la maison. La petite sollicitait son lit, l'épuisement se présentait. Elles obtiendraient dix minutes en filant par cette allée. De nombreuses personnes utilisaient ce raccourci.

Un mauvais endroit, au mauvais moment.

L'enfant ouvre difficilement ses yeux. Ils sont obstrués de poussière, de sueur et de sang. Étendue sur l'abdomen, elle distingue le chant macabre de la brise au travers des décombres. Un paysage décadent par une nuit de

terreur. Univers apocalyptique d'une ville en ruine. Mais elle ne le sait pas encore. Elle est enterrée sous un monceau de gravats protecteurs. L'obscurité demeure sa seule compagnie. Elle sent son cœur battre dans sa poitrine. Une à une, elle remue ses jambes, puis ses pieds. Réflexe primaire, cependant nécessaire. Aucune douleur, tout va pour le mieux de ce côté. Elle fait de même pour les membres supérieurs. Tout se passe dans les conditions, les meilleures. Très vite, des réminiscences du bombardement émergent à sa mémoire. Elle a peur.

— Maman ?

Des larmes perlent sur l'arête de son nez.

— Où es-tu, maman ?

Mais le silence reste son seul écho. Cette cavité, étroite et confinée, ne dispose plus assez d'oxygène. Sa respiration se montre difficile. Elle ne veut pas mourir. Poupette déblaie les brisures sur son dos et observe de part et d'autre. Sur sa gauche, elle découvre un rayon de clarté, une issue vers la vie. Avec un regain d'énergie, elle refoule chaque débris qui entrave sa progression. Déterminée, en dépit des fragments de bois égratignant sa peau laiteuse, elle rallie très vite l'extérieur. Un instant, elle cache ses yeux qui lui font mal, une sensibilité accrue à la lumière. Elle distingue une étrange paix après la tempête, un je-ne-sais-quoi d'irréel. Il fait beau, le soleil brille dans un ciel bleu azur. Un désert de vestiges défigure le paysage et son horizon. Un funeste spectacle. Elle se sent perdue, elle ne reconnaît rien. Où se trouve l'usine de confection ? La rue des Martyrs ? Et l'école ?

— Où es-tu ? MAMAN ? hurle la gamine, les mains jointes sur son ventre.

Sa robe est lacérée, son gilet en laine se déchire en lambeau. Elle replace des mèches de cheveux derrière ses oreilles, nettoie la poussière sur ses vêtements et essuie ses souliers vernis.

— Maman ne veut pas voir mes chaussures sales ! murmure-t-elle.

Incertaine, elle chemine maladroitement entre les effondrements. Elle examine chaque coin en espérant recouvrer un indice, une trace, ou encore un effet de sa mère. Mais où explorer ? Elle n'identifie plus rien. Au loin, maintenue entre deux briques, une partie d'une peluche aux poils roux émerge. Elle s'avance rapidement.

— Gribouille ! Mon gribouille ! manifeste-t-elle, en récupérant son petit singe, son doudou.

Poupette se résout à continuer seule. Au bord des larmes, elle n'a qu'une envie, faire demi-tour et retrouver son point de départ. Elle s'assoit sur un

amas de ciment, les vestiges d'un escalier. Elle rêve de voir sa mère revenir la chercher en ce lieu. Elle attend en serrant son ami fortement contre sa poitrine. Lentement passent les heures. L'astre solaire, de ses radiations intenses, dissipe une chaleur étouffante. La petite fille a une grande soif. La faim lui tiraille le ventre. Il faut trouver de l'eau. Du haut de ses sept ans, elle décide de signaler l'endroit. Elle saisit une barre de fer siégeant très près d'elle et l'arrime au sol avec plusieurs pavés. À l'image d'un sémaphore, elle dépose son chandail déchiré.

— Maman saura que je suis vivante ! explique-t-elle, à son doudou.

Comme une conquérante, Poupette entame l'ultime quête nécessaire à sa survie. Elle doit trouver une solution pour se désaltérer. Elle conserve Gribouille par un bras. Il languit dans la poussière. L'enfant marche longuement, hagard et angoissé, errant entre les reliefs des maisons. La progression reste difficile, son pas est hasardeux.

Soudain, elle discerne une mélodie provenant de l'arrière d'une façade. Elle court avec l'espoir chevillé au corps. Malheureusement, elle ne trouve personne. La désillusion paralyse son visage. Ce n'est qu'un appareil de radiophonie semi-enterré dans les éboulis. Il diffuse des ritournelles germaniques. Elle s'agenouille un instant devant ce transistor. Ses longs sanglots se déversent au rythme d'une chanson de *Maurice Chevalier*. Attristée, elle poursuit son chemin. Ne sachant quelle direction prendre, elle se faufile entre deux murs et côtoie un square. Enfin, de ce qui n'a pas été détruit. Cet endroit, pourtant, lui paraît familier. Dans un coin, il y a des reliquats d'un tourniquet. Puis à distance, la chaîne et le siège d'une balançoire. Poupette sourit. Elle reconnaît le lieu. C'est le parc de jeux qui embrassait l'établissement scolaire *Henri IV*. Son école, aujourd'hui totalement démantelée. Son cœur bat la chamade. Il suffit de remonter légèrement pour remarquer l'immeuble où l'on vivait avec maman ! pense-t-elle. Mais par où ? Plus rien ne ressemble au passé. Elle se souvient qu'une fontaine d'eau potable se trouve derrière ce jardin, face à la contre-allée de la maison aux roses. Comme un gracieux cabri, elle traverse une grande surface de poussières, de parpaings déchiquetés et de ferrailles froissées. Sans doute, la cour de récréation. Courageusement, elle gravit des élévations de ruines, saute plusieurs ornières et atteint une voie où le bitume est épargné.

— Regarde, gribouille ! J'ai trouvé la fontaine !

Heureuse, la fillette court rapidement vers la source. Le petit singe est ballotté de tous les côtés et atterrit dans une flaque située sur le sol.

— C'est bon ! dit-elle, en absorbant à gros bouillons l'eau fraîche et désaltérante.

Repue, elle s'assoit et s'adosse contre un muret. Elle glisse son compère entre ses genoux. Vivre tant d'émotions à son jeune âge l'oblige à se reposer. Les yeux mi-clos, elle songe à sa maman.

— Où es-tu ? Es-tu morte ?

Au loin, le clocher épargné par les bombes sonne le glas. Perdue, elle décide de s'abandonner à Dieu.

— Petit Jésus, je sais que je n'ai pas toujours été une gentille fille. Je te demande pardon. Mais, s'il te plaît, dis-moi où se trouve ma maman. Je te promets de faire une prière chaque jour si tu me dis où elle est. La nuit va bientôt venir et je ne veux pas dormir dehors. Ta maman ne voudrait pas que cela t'arrive, alors fais-moi un signe... Merci petit Jésus.

De ses petites mains frêles, elle trace une croix sur la poussière du sol et adresse un baiser au ciel.

Puis elle s'assoupit.

Le caporal Hermann Bauer remonte à toute vitesse la voie goudronnée. Son side-car projette derrière lui un nuage de résidus. Il rejoint urgemment l'unité encore stationnée au-dehors de la ville. Il porte une missive du général Sprügel, l'officier du haut commandement de la Wehrmacht. Cette mission est d'une importance capitale. L'enveloppe, enfermant l'ordre, doit être remise avant le coucher du soleil. La poignée de l'accélérateur tirée au maximum, le soldat allemand prend tous les risques et échappe de justesse à divers gravats et cavités obstruant sa route. La moto pétarade parmi les rues où il différencie difficilement des terrains vagues. Deux avions de la Luftwaffe, des Messerschmitt Bf 109, survolent la ville. Leurs moteurs bourdonnent et font rage.

Soudain, Poupette prend peur. Elle s'éveille sous le vacarme assourdissant des chasseurs ennemis voltigeant à basse altitude. Terrifiée, elle se réfugie dans les éboulements situés du côté opposé à la fontaine. Sans prendre garde, elle franchit le macadam. Hermann roule à vive allure. Derrière ses lunettes de protection salies par les poussières, il entrevoit l'enfant devant lui. Ses yeux jaillissent de leurs orbites. Ses mains serrent vigoureusement la manette des gaz, son pied écrase la pédale du frein. Son pneu arrière hurle, chauffe et abandonne une empreinte brune sur le bitume. Il évite de justesse la collision. Hélas, il finit sa trajectoire contre un titanesque bloc de béton. Sous le choc d'une violence incroyable, le side-car se désarticule telle une marionnette. Le caporal est éjecté de son véhicule et glisse sur le sol. Poupette s'affole. Elle se niche dans une anfractuosités, morte d'effroi.

— Gribouille, je viens de tuer un soldat ! chuchote-t-elle.

Elle panique et clôt fermement ses yeux.

Conscient, le fantassin se lève difficilement. Il vacille. Du sang coule de son arcade sourcilière.

— Scheiße (*merde*) ! dit-il, la colère au visage.

Il observe sa moto devenue inexploitable, donne un coup de pied dans le réservoir et ramasse la sacoche de cuir où se trouve l'ordre de mission. Il pivote sur lui-même et toise les alentours.

— Wo ist das kind (*où est l'enfant*) ?

Il plisse les yeux.

— Ich habe nicht geträumt (*je n'ai pas rêvé*) !

Hermann remonte la route doucement en attachant son regard sur les décombres. Quelques pierres roulent sous ses pas fuyants. Sa tête tourne, il est pris de vertige. Il place sa main sur sa ceinture et sort son luger de son holster, un pistolet semi-automatique. Il appréhende une embuscade. Aux dires d'un supérieur de l'Oberkommando, les partisans emploient des ruses surprenantes pour tromper la concentration d'un soldat du troisième Reich. Il approche et découvre l'enfant recroquevillée sur elle-même. Elle se bouche les oreilles et ferme les paupières. Il darde son regard dans le fossé.

— Raus (*sors de là*) ! Schnell (*vite*) !

Elle tremble et n'ose bouger.

— Sors de là, petite ! dit-il d'un Français parfait.

Poupette braque ses yeux sur le sol jusqu'à ce qu'il la hisse en haut du trou et qu'elle se retrouve face à lui. Elle pleure.

— Pardon, monsieur ! confie-t-elle, des larmes sur ses joues roses.

— Tu as vu ce que tu as fait ! lance-t-il, le ton menaçant.

Elle acquiesce d'un mouvement de la tête et fixe le goudron poussiéreux.

— Scheiße (*merde*) ! Comment je vais faire pour rejoindre ma division ? Ta maman ne t'a jamais appris à regarder avant de traverser ! Tu mérites une correction ! dit-il, en gesticulant son arme face au visage de la petite.

Elle dissimule ses sanglots dans le creux de ses bras et se laisse choir sur ses genoux. Il hausse les épaules et désapprouve son attitude.

— Debout ! Ne pleure pas ! Je ne te ferai pas de mal.

Puis il s'abaisse face à elle.

— Que fais-tu seule ?

Les bras le long de son corps, elle impose son regard froid. Elle demeure muette.

— Tu ne veux pas me répondre ! Quel est ton prénom ?

Cristallisée, elle ne riposte pas. Il se redresse et dispose son pistolet dans son étui. Puis il prend le chemin de son side-car.

— Nous savons faire parler tout le monde, même les enfants !

Il voile son sourire d'un revers de sa main. Poupette prend peur.

— Je suis Juliette Lauvergne, mais maman me surnomme Poupette !

Il s'immobilise et se retourne subitement.

— Bonjour, mademoiselle Poupette !

— Bonjour, marmonne-t-elle.

— Hermann ! Je m'appelle Hermann !

Elle l'observe attentivement.

— Vous saignez du visage, monsieur !

— Quoi ?

Il frotte ses yeux et remonte sur son front. Il reconnaît la vérité que lui livre l'enfant.

Il rejoint alors la fontaine, se purifie la plaie et nettoie le sang séché sur sa joue. Plantée au milieu de la route, la gamine n'engage aucun pas.

— Viens par ici.

Elle exécute l'ordre sans broncher.

— Où est ta maman ?

— Je ne sais pas. Je l'ai perdu lors du bombardement.

Il approuve d'un signe de la tête.

— Oui, le bombardement. Regarde ce qu'ils ont fait à votre ville. Ils ont tout détruit.

Il absorbe une longue gorgée d'eau.

— Sie alle sind verrückt (*ils sont tous fous*) !

Elle mordille ses lèvres.

— Où étiez-vous quand cela s'est passé ?

— À côté de l'usine où maman travaillait.

— Où est-ce ?

— Je ne sais plus ! dit-elle, en soutenant ses propos d'une mimique des épaules.

Il scrute l'horizon.

— De toute façon, la nuit arrive. Il faut trouver un abri, nous ne pouvons rien faire pour le moment.

Il rallie sa moto, dégrafe les sacoches et saisit son casque ainsi que sa mitraillette. Il s'oriente vers les décombres d'une maison. Une petite parcelle conserve toujours un toit inaltéré.

— Viens, nous allons passer la nuit ici. Ce n'est pas un hôtel trois-étoiles, mais ça fera l'affaire.

Timidement, elle le rejoint et s'assoit. Rapidement, il allume un feu avec des fragments de bois décelés aux abords. Il débarrasse une ration de survie cachée au fond de l'une de ses besaces. Dans l'autre, il extrait un long manteau de cuir noir.

— Mange ça ! Cela te fera du bien.

Poupette a trop faim. Elle dévore tout ce que lui propose Hermann.

— Quand il s'agit de manger, tu n'es plus timide !

La bouche pleine, elle lui sourit.

— Vous parlez bien le français !

— Oui. Avant cette guerre, j'avais une société. Je demeurais à la frontière entre nos deux pays. Beaucoup de mes clients étaient français. J'ai appris la langue très vite. J'aime énormément ce pays.

— Vous avez des enfants ?

Il abaisse ses yeux.

— Oui. Une petite fille de ton âge.

Il soupire.

— Une jolie petite fille.

— Son prénom ?

— Sylvia...

— C'est joli !

— Oui. D'ailleurs, elle parle très bien le français aussi.

Ému, il abandonne la conversation. Il dresse sur le sol son pardessus de la Wehrmacht.

— Allez, il est temps de dormir !

— D'accord.

La petite s'endort en serrant Gribouille. Les flammes crépitent et dansent dans l'obscurité. Hermann s'éloigne modérément. Il enflamme une cigarette et admire la voûte céleste. La mission s'achève ici, pense-t-il. Il réalise la sanction que vont lui infliger ses supérieurs. La cour martiale. Ils ne le croiront jamais, ils estimeront qu'il a tout inventé. Il se retourne et dévisage Poupette.

— Das ist vielleicht meine letzte Stunde sein (*ce sont peut-être mes dernières heures*) !

Il envoie son mégot sur le sol et l'écrase du bout de sa botte. Il ôte l'enveloppe de la sacoche et la plonge dans le brasier. Conscient de son attitude irréversible, il rejoint l'enfant, la couvre et s'endort à ses côtés.

Poupette se réveille face aux ardentes braises qui réchauffent son petit corps. Quelques gâteaux secs sont dressés près d'elle. Elle saisit le plus généreux et le croque à pleines dents. Elle cherche Hermann du regard. Il est à l'extérieur. Il borde la fontaine et achève une brève toilette.

— Viens te passer un coup d'eau sur le visage ! Nous irons vers l'église.

— Pourquoi par là-bas ?

— Parce que l'hôpital se situe juste à côté. Avant de partir pour ma mission, j'ai appris la carte du secteur par cœur. Donc, je pense que ta maman doit se trouver en ce lieu. Enfin, je l'espère...

Pas de temps à perdre, elle se nettoie rapidement pendant que le fantassin réunit ses effets. Il étouffe les cendres avec un peu d'eau.

— C'est bon ?

— Oui.

— Alors, on y va !

Ils entreprennent leurs expéditions en direction de l'hôpital. Poupette est apaisée. Elle n'est plus seule pour sillonner toutes ces ruines fantômes. Elle empoigne la main du soldat posée sur le revers de son pantalon. Déconcerté, il prend maintes secondes avant de replier ses doigts sur la petite paume de l'enfant. Elle le fixe et lui sourit. Il répond par un clin d'œil.

C'est partout la même chose, le même constat. Des effondrements à perte de vue. Une poignée de citadins s'accrochent à leurs décombres, évitant ainsi les pillages. Au loin, ils perçoivent quelques tirs mal ajustés d'un sniper. Deux chars « Tigre » protègent un cortège de camions saturés de fûts d'essence. Hermann traîne la petite derrière un muret. Ils fuient le convoi.

— Ne dis rien ! chuchote-t-il.

Il relève lentement le visage et examine l'horizon. La procession allemande disparaît. Il s'assure que le passage est libre.

— C'est bon... Nous pouvons reprendre notre route.

— Pourquoi tu as peur de tes amis ?

Il détient le pouvoir de répondre, de lui apporter la vérité. Mais il se tue.

— Allez, on y va !

Une vieille femme circule à faible distance d'eux. Elle tracte une charrette où s'amassent un monceau de linges et un matelas. Poupette plonge son regard dans celui de la passante et lui sourit agréablement. Cependant, elle ne recueille aucune réaction à son amabilité. Faute de mieux, la vieille affiche une indifférence.

— Personne ne te répondra, car tu es avec moi. Je suis l'ennemi.

L'enfant, toutefois, se retourne et contemple la femme s'éclipser au loin. Elle soupire.

Ils continuent leur chemin et parviennent enfin aux pieds de l'église. L'entrée de l'hôpital fait face au presbytère. Cependant, Hermann prend beaucoup de réserves. Des sentinelles sont érigées aux accès principaux ainsi qu'aux issues de secours. Il doit se faire discret. Il place la gamine dans un angle de la façade, à l'abri des regards.

— Tu ne bouges pas ! Tu attends mon signal ! As-tu compris ?

— Oui.

Hermann longe le fronton d'un vieil hospice accolé au service de chirurgie. Une ambulance est stationnée à une assez courte distance de l'entrée secondaire. Une blouse blanche demeure sur le siège passager avant. Une idée jaillit. Il enfle alors l'uniforme médical, monte dans le véhicule et démarre promptement. Il supplie l'enfant de le rejoindre. Elle a une frayeur démesurée.

— Il faut que tu joues la malade ! Tu fermes tes jolis yeux, et surtout, tu ne dis rien !

Poupette acquiesce. Elle s'exécute et gagne la civière. Il l'enveloppe d'un drap blanc.

Il s'installe derrière le volant. Un instant, il doute de son stratagème.

— Es hat funktioniert (*il faut que cela marche*) !

Angoissé, il expire fortement, essuie les gouttes de sueur sur son front et actionne la première vitesse. Il relâche le frein à main, l'ambulance quitte l'aire de stationnement. Il n'y a que très peu de chemin pour accéder à

l'entrée des urgences. À sa grande surprise, il ne se heurte à aucun obstacle. Il agence le véhicule devant la porte, un infirmier vient à sa rencontre. Il est Français.

— Qu'est-ce que tu as derrière ? formule-t-il, les mains dans les poches et la clope aux lèvres.

— Une petite fille qui était enterrée sous les décombres.

Surpris, il s'immobilise.

— Dis-moi, tu parles bien le français !?

— Oui. Tu veux peut-être que je te parle en allemand

— Certainement pas. Je ne pige pas un mot de votre langue barbare !

Puis il ajoute :

— Pour la gamine, tu l'emmènes au second. Je n'ai pas le temps. Tous les blessés du bombardement sont réunis dans cette pièce. Il n'y a que des Français.

Interloqué, Hermann cherche à en savoir davantage.

— Français ?

— Bah, oui ! Tes copains se sont occupés des Juifs et des Cocos.

Il soutient ses propos par un mouvement des mains, à l'image d'un tir de mitraillette.

— Kaputt comme on dit chez toi. Ils ont fait ça dans la cour de convalescence ! Il y a encore les impacts contre le mur.

Dégoutté, Hermann hoche négativement de la tête.

— Je te laisse, je vais manger. Souviens-toi, au second !

D'un revers disgracieux, il balance son mégot et s'évapore dans une course menant à la cafétéria.

Hermann décharge le brancard, et le roule jusqu'à l'ascenseur. Immobile, Poupette joue admirablement la rescapée. Il appuie sur le bouton d'appel et fouille du regard les environs. Le caporal ne se sent pas rassuré, il s'impatiente et trépigne.

— Dépêche-toi ! marmonne-t-il, en toisant l'indicateur gradué d'un à cinq.

Enfin, les portes s'ouvrent. Il place l'enfant au fond de l'élévateur, puis spécifie l'étage sur le commutateur.

— Écoute-moi ! Lorsque nous serons au second, j'avancerai lentement et tu examineras les lits. Tu me feras signe quand tu apercevras ta maman.

— D'accord...

Une clochette retentit, la porte se déploie sur le service alloué aux survivants du bombardement. Une foule dense asphyxie la grande salle. Hermann saisit les poignées du brancard. Ses mains sont moites, son visage est vide d'expression. Il pénètre la pièce, l'air résolu, mais ne prête cependant pas attention à deux fantassins évoluant derrière lui. L'un d'eux s'arrête, l'observe minutieusement, puis se glisse dans l'ascenseur. Pour autant, rien n'entrave sa progression. Il longe l'allée et ondule au milieu du personnel médical et les familles au chevet des blessés. Il guette consciencieusement une insignifiante réaction sur la frimousse de la gamine. Il éprouve le sentiment qu'elle sait où regarder.

L'espace d'un instant, l'attention de Poupette est plus subtile. Elle sourit. Elle vient de reconnaître sa mère. Elle libère le drap d'un coup sec et bondit de la civière.

— MAMAN !

Elle court et s'accroche à son cou.

— Mon bébé ! murmure Martine, les larmes aux yeux.

Il résulte un moment de tendresse, de larmoiements et de baisers.

— J'ai cru que tu étais morte, maman !

— Moi aussi, mon amour !

Hermann subsiste à l'écart.

— Qui est-ce, Poupette ? Interroge la mère, le bras en écharpe.

— C'est Hermann ! C'est lui qui m'a aidé à te trouver.

— Monsieur...

— Madame.

— Je vous remercie pour ce que vous avez fait.

— Je vous en prie !

Mal à l'aise, il guette l'accès principal.

— Je ne peux pas rester. Je dois partir, maintenant !

Il se rapproche de la petite et fléchit. Il extrait de sa poche un écrin ainsi qu'une photo le représentant avec Sylvia lors des dernières vacances en Autriche.

— Je voudrais que tu remettes cela à ma fille. Dis-lui que je l'aime très fort. Souviens-toi... Elle s'appelle Sylvia Bauer.

Il l'embrasse affectueusement sur le front.

— Vous avez une enfant formidable !

— Je sais, monsieur Bauer.

Il traverse la salle sans se retourner et disparaît dans les escaliers. Martine conduit sa fille à la fenêtre. Poupette tient à le voir une dernière fois. Vêtu de sa blouse blanche, il franchit la porte de sortie. Une voiture s'arrête brusquement devant lui. Quatre hommes en armes le tiennent en respect. Prit au piège, il coopère et lève les bras. Menacé d'une mitraillette dans le dos, il pénètre sans résister dans le véhicule de l'officier SS. La voiture démarre très rapidement. Hermann aperçoit, par le pare-brise arrière, la petite fille et sa maman. Elle lui adresse un signe de la main en guise d'adieu.

Aujourd'hui, Poupette à vingt ans. C'est une belle jeune femme. Elle vient de prendre le train pour Berlin. Elle doit rencontrer la fille d'Hermann Bauer. Cela n'a pas été simple pour la retrouver, il a fallu du temps et beaucoup de persévérances. Dans sa poche, il y a le petit trésor inestimable. Il est dix-sept heures lorsqu'elle se tient face à l'entrebâillement de l'appartement où vit la fille de celui qui sacrifia sa vie pour elle. Elle appuie sur le carillon. Des pas résonnent, puis la sûreté du verrou est tirée. Alors, la porte s'ouvre.

— Sylvia Bauer ?

— Oui !

— Bonjour, je suis Juliette Lauvergne.

Pour se remettre de cette intense émotion, Poupette prend un instant. Elle inspire profondément.

— Votre papa, s'appelait-il Hermann Bauer ?

— Oui ?

Elle extrait la photo de sa poche et la présente à la jeune femme. Sylvia est abasourdie. Son visage devient grave, ses yeux s'encombrent de larmes.

— Je ne comprends pas ! confie-t-elle, en sanglots.

— Puis-je entrer ? Je dois vous parler de votre papa...

Elle pénètre l'appartement, la porte se referme.

Elles ont passé trois heures ensemble. Depuis, elles sont les meilleures amies au monde.

À l'index de la main de Sylvia se trouve l'alliance de son père.



# **N**ous étions des gamins...

*(D'après une véritable histoire)*

## **1912**

Je fêtais mes seize ans avec mes camarades de lycée. N'ayant que peu d'intérêt pour les études, j'arrêtais rapidement mon cursus scolaire bien trop laborieux. Désappointés, mes parents ne savaient que faire de ma personne. Monsieur Paul Grumetz symbolisait le meilleur ami pour mon père. Pour une raison cependant que j'ignore, il lui attribuait la création de son cabinet. À ce titre, il me suggérait d'allier son équipe forte d'une dizaine de salariés. Je commençais ma carrière aux côtés de ce dirigeant, un courtier en assurances d'une élégance rare. Naïf et introverti, j'excelsais dans des fonctions élémentaires, ne nécessitant pas d'une formation particulière et contraignante. Inexpérimenté, on me nommait trivialement « petites mains ». Un emploi guère lucratif pour le début, mais qui me permettait de gagner honnêtement un peu d'argent. Décélait-il en moi une disposition spécifique et originale pour ce métier ? Je n'en savais rien. Toujours est-il, qu'il m'offrit rapidement une évolution. Je passai de « petites mains » à rédacteur de contrat en assurance vie. C'était plus enthousiasmant. Je m'investissais généreusement et intervenais sur certains dossiers litigieux. Il m'arrivait de temps à autre de négocier quelques transactions au bénéfice de l'agence. Je vous l'avoue, j'aimais cela. Je traçais mon chemin professionnel, des concepts inondant mon esprit et des billets de banque plein les yeux. Ivre de bonheur, je me vêtais sans tarder d'un petit ensemble de velours côtelé à un costume trois-pièces noir. Il me fallait un certain standing, je devenais un dandy. Mon patron me faisait confiance, et je demeurais confortablement malgré mon côté candide. Au fil du temps, mes rétributions augmentèrent et je pus m'offrir tout ce dont un jeune homme désirait. Les sorties tous les dimanches au « bal à Jojo », les filles que l'on embrassait dans le cou avant de retrousser leurs jupons, une bière avec les camarades du quartier et le doux foyer de mes parents. On m'appelait monsieur Frédéric. Je n'étais plus personne, j'existais enfin...

## **1914**

Deux années venaient de s'envoler à une vitesse considérable. Mes dix-huit ans retentissaient à l'horloge du temps. L'atmosphère demeurait

maussade comme la météorologie de ce jour. En ce début d'été, nous passions une actualité difficile et austère. Le vingt-huit juin, l'archiduc François-Ferdinand fut assassiné par un nationaliste serbe. Le vingt-huit juillet, l'ensemble de la presse quotidienne française afficha en gros titre : « *L'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie !* » Le lendemain, la Russie énonça la mobilisation partielle. Le monde perdait-il la tête ? Chaque jour révélait son lot de calamités. Toute la France s'en donnait à cœur joie, jusqu'aux rumeurs et boniments invraisemblables. Un nouvel épisode de ce désordre ne traîna pas. Il figurait à la une des journaux de notre pays et bien au-delà de nos frontières : « *HEURES TRAGIQUES. La situation internationale s'aggrave !* » Le trente juillet, la Russie affirma la mobilisation générale. Vingt-quatre heures plus tard, je rêvassais avec Marie-Rose du côté de l'île Saint-Louis avec la ferme résolution d'aller plus loin dans notre relation. Nous pénétrions dans une boutique de confiseries, et j'achetais pour maints centimes quelques bêtises de Cambrai. Au détour d'une conversation puérile avec la vendeuse aux courbes sensuelles, j'appris la mort de Jaurès. Tout s'enchaîna alors très précipitamment. Eus-je le temps de recouvrer mes esprits, qu'à un point quelconque d'une rue j'aperçus un bruyant rassemblement. Un kiosque regroupait un patchwork d'une quinzaine d'affiches. Il fallait jouer des coudes pour prendre acte de la déclaration de Raymond Poincaré, Président de la République. Elle ne déserta jamais ma mémoire. L'ordre de mobilisation générale était décidé. La guerre faisait état. Je ne pouvais être davantage à la fête. En ce jour du deux août, le monde s'immobilisa sous mes pieds. J'étranglai fortement ma casquette, mes doigts devinrent rouge sang. Je déglutis difficilement à m'en asphyxier. Un arrière-goût d'excréments, les prémisses de ce que j'allais vivre, me fit regorger dans un coin d'une ruelle sombre. J'eus peur pour la première fois de ma vie.

J'étais trop jeune pour partir, encore un gamin. Tous mes camarades du quartier se présentaient, le sourire aux lèvres, au bureau des effectifs. Je ne pouvais me résigner à rester seul. Je me devais de les accompagner. Avais-je le choix ? Devais-je désertier, passer par la cour martiale et finir fusillé ?

D'ailleurs, des rumeurs couraient sur ce conflit. Il ne subsisterait pas.

— En automne, nous vivrons tous autre chose. Au pire des cas, nous fêterons Noël dans nos foyers ! entendait-on, dans les longues files d'attente qui nous menait à l'administration des armées.

Un dernier verre avec les amis chez « Mauricette », notre buvette du dimanche. Après quelques embrassades de nos bien-aimées, elles nous recouvrirent de tulipes et de marguerites. Ce jour-là, une terrible représentation jaillit de mon esprit. Nous ressemblions à des tombeaux ornés de fleurs. Comment voulez-vous bomber le torse et vous tenir fier ?

« La fleur au fusil », mais quelle couillonnade !

Tout comme ces milliers de jeunes hommes, je rejoignis mon unité très rapidement. Lorsque nous étions tous réunis dans la chambre après l'instruction et le maniement des armes, nous idéalisions à en effrayer. Nous chantions à tue-tête à la seule fin d'égayer notre moral en berne. De temps à autre, nous entendions subrepticement : « *Mort à l'Allemagne !* »

Pourtant, nos moments de solitude nous ramenaient à la dure réalité. Bientôt, nous serions confrontés à l'ennemi. Quotidiennement, Paul Boilleau, notre sergent, nous rassurait avec sincérité. Son mètre quatre-vingt-douze, son visage carré, ses petites lunettes rondes et ses moustaches en guidon me réconfortaient. Je ne savais pas pourquoi. C'était ainsi. Il le sentait. Souvent, lors de mes baisses de moral, il s'approchait de moi :

— Oh, gamin ! Ce n'est pas le moment de fléchir. On part bientôt. Je compte sur toi et sur toute la section ! précisait-il, un clin d'œil pour conclure ses propos.

Il recueillait le doute et la peur de chacun d'entre nous. Mais qui se préoccupait de ses craintes ? Peut-être sa maîtresse, une bouteille de rhum qu'il biberonnait en grande quantité. Il n'appartenait pas plus à l'Armée de Terre que nous autres. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, il enseignait à l'école primaire de son village, dans la région de l'Indre.

### **Novembre 1914**

Les chevaux constituaient les premières dépouilles mortelles que nous croisions sur notre route. Touchés par une balle ou un éclat d'obus, ils jonchaient les fossés. Tous ces cadavres en putréfaction et ces effluves pestilentiels nous dégoutaient. Une odeur de souffrance rôdait. Lors d'une trêve instable, notre unité gagna notre lieu d'affectation. Une tranchée dans la Meuse où les combats rageaient. Une violence insoutenable, une réalité funeste. L'estomac noué, je me glissai avec tout mon harnachement parmi les vétérans. Un petit groupe, d'une douzaine de bonshommes, m'accueillit avec sympathie. Je me sentais plus en confiance avec eux. Inconscient et épris de curiosité, je me redressai sur la pointe des pieds. Je désirais découvrir l'ennemi.

Soudain, une pogne ferme se posa sur mon épaule et me tira violemment sur le sol.

— T'es fou ou quoi ? Tu veux t'en prendre une dans la gueule ! lança sérieusement l'homme.

Apeuré, je me recroquevillai comme un fœtus.

— Pardon, je ne savais pas !

Il me sourit.

— Je m'appelle Lucien Bongarde. Ici, c'est Lulu pour tout le monde.

Il me présenta sa main noire de malpropreté. Sa figure ainsi que sa tenue étaient recouvertes de boue. Il dégageait une odeur assez forte. Manifestement, la boue se révélait comme un vecteur d'odeur et de maladie. Elle aggravait le manque d'hygiène. Je me souviens toutefois d'une chose. Il possédait des yeux d'un bleu limpide et si clair. Un étonnant contraste avec ce visage sale et repoussant.

— Bonjour. Moi c'est Frédéric Poupard.

— Pour moi, tu seras Fred !

Mon estomac se nouait. Il m'observa avec insistance.

— As-tu peur ?

J'acquiesçai par un sourire maladroit. Il enleva de sa poche un paquet de cigarettes. Il tapotait derrière plusieurs fois.

— T'en veux une ?

Un instant, j'hésitai. Il en plaça deux entre ses lèvres et les alluma avec un vieux briquet à pierre. Il m'en tendit une des deux. Je fumais ma première clope et la bouffée me tuait. Il se mit à rire à gorge déployée.

— Un novice dans tout !

— Non... Je ne crois pas.

Il tira deux fois dessus et la proposa à un autre type à ses côtés. Je fis la même chose.

— Un bon gars ! murmura mon voisin, en récupérant ma cigarette.

À ce moment précis, je prenais conscience de la réalité. Nous logions tous dans la merde. Il n'y avait plus de situations sociales, de distinction, ou d'élite. Nous appartenions simplement à la caste des combattants, des poilus.

Depuis quatre jours, la trêve persistait. La pluie battait abondamment la plaine. Elle redoubla davantage. La tranchée s'apparentait à une boue visqueuse et nauséabonde. Les conditions de vie étaient pour le moins inconfortables. Nous urinions et déféquions là où nous pouvions. De plus, les rats se mélangeaient aux hommes. Les poux s'infiltraient dans les vêtements entraînant des démangeaisons terribles. Quant aux rongeurs, ils finissaient communément dans les gamelles et « amélioraient » le quotidien. Lulu était mon ami, mon poteau comme il évoquait souvent. Nous passions nos journées à débattre, de tout et de rien. Il était le plus âgé du groupe. Il sortait de sa banlieue parisienne où il exerçait le métier d'ébéniste. Dès que

l'occasion se présentait, il ciselait avec son petit Opinel tous les fragments de bois qu'il trouvait. C'était un artiste. Enfin pour moi, il l'était.

Finalement, la pluie cessa. Nous étions trempés, nous frissonnions de froid. Les sombres nuées laissèrent place à un ciel azuréen.

Soudain, une détonation fracassa le silence glacial et morbide. Très vite, le sifflet perçant de notre lieutenant de section retentit dans la tranchée. Un homme était touché. Pourquoi me levai-je ? Je ne savais pas. Malgré les avertissements de Lulu, j'accourus rapidement auprès de l'attroupement. Je voulais voir mon premier décès. J'étais meurtri. Mes jambes flageolaient fortement. Je croulais sur les genoux. Le sergent Paul Boilleau se prit une balle en pleine tête. Son sang giclait tel un geyser. Je pleurais comme un gamin. Pourquoi lui ? pensais-je. Son seul tort était sa stature. Il donnait sa ration d'alcool à un pauvre type couché au sol, mort de froid. En se redressant, son crâne surpassait légèrement le remblai. Une parfaite cible pour le sniper embusqué. Une cartouche, une victime. Mon poteau me récupéra. Il m'emmena et me réconforta. Je finis par trouver le sommeil auprès de mes camarades.

Quarante-huit heures plus tard, les tirs de l'artillerie reprirent intensivement. Ils pilonnèrent les lignes ennemies. Un fracas assourdissant à l'image de l'enfer. Nous devons nous préparer. L'assaut allait être donné dans très peu de temps. Nom de Dieu, la frousse me hantait. Je tremblais de la tête aux pieds. Je ne parvenais pas à armer mon fusil. Voyant ma difficulté, Lulu le chargea pour moi.

— Écoute-moi ! ordonnait-il. Tu restes derrière moi et tu ne fais rien d'autre. Pour ton premier combat, ne cherche pas à être un héros.

Il engagea une balle dans le canon, puis il ajouta en fermant les yeux :

— C'est trop con un héros !

Oui, c'est trop con un héros. Je ne l'oublierais pas. Mon souffle s'accéléra, mon rythme cardiaque également. Je vous le confesse, je venais d'uriner dans mon froc. Adossé contre le mur de terre, je pivotai légèrement mon visage vers mon ami. Je crois qu'à cet instant, il priait.

— J'ai peur, Lulu !

Il me dévisagea tendrement.

— Moi aussi gamin !

Le lieutenant hurla :

— Baïonnette au canon !

Mes mains tremblaient. Je ne pourrais jamais tuer un homme avec cela ! pensais-je. J'étais paniqué à l'idée de l'utiliser. Fébrile, je me giflai la joue délibérément. Je ne cauchemardais pas. La voix de notre officier me conviait à la dure réalité.

— À l'assaut !

Alors, nous sortîmes tous de ce trou à rat hâtivement, par vagues successives. Un hurlement sépulcral émergea de nos entrailles. Au milieu de cette plaine immense, nous constituions des proies idéales. Le vacarme assourdissant, l'odeur intolérable et la fumée dense me rendaient hystérique. Je ne savais plus où aller. Je restais difficilement dans les pas de mon ami. Les projectiles sifflaient à mes oreilles. Les fantassins tombaient comme des mouches. Leurs corps se désarticulaient sous l'impact des balles. Effrayé par la stridence d'un obus déchirant le ciel, je me couchai rapidement sur le sol à quelques mètres d'un gars de la section. Il était déchiqueté en deux par une salve de mortier. Je distinguai ses entrailles à l'air libre. Horrifié, je me prosternai. Je pleurai toutes les larmes de mon être. Je hurlai : « MAMAN ! » Statufié, comme ci mon individualité se désolidarisait de mon cerveau. Ce dont je me souviens, c'est de m'être retrouvé dans un cratère. Lulu me sauvait la vie.

— On ne bouge plus de là ! cria-t-il.

Il releva lentement le visage et examina l'horizon.

— Ils vont siffler le repliement. C'est une boucherie !

Mon frère d'armes essuyait le sang sur ses mains.

Effectivement, nous dûmes battre en retraite. Six mille hommes succombèrent en ce jour.

### **Printemps 1915**

La correspondance s'imposait pour notre moral. Je recevais régulièrement des nouvelles du doux foyer. Papa et maman s'inquiétaient beaucoup pour moi, mais je les rassurais au mieux. De toute façon, nos supérieurs nous encourageaient à écrire fréquemment, dans le seul but de réchauffer le cœur de nos proches. Puis un matin, j'obtins un courrier de ma mère. Elle me demandait de stopper mes épîtres, ainsi que mes poésies, avec Marie-Rose. Elle m'expliquait, avec cette douceur qui la caractérise, que cette dernière côtoyait, plus que de raison, un pauvre type du dix-septième arrondissement de Paris. Je le conçus très mal. J'avais envie de crier. Je désirais tellement l'épouser après cette putain de guerre. Je ne pouvais toutefois lui en vouloir. Qui étais-je pour lui demander de m'attendre ? Cette tranchée deviendrait peut-être ma tombe. Elle incarnait la beauté et la jeunesse. Elle devait vivre sa vie.

La situation, quasi identique, persistait invariablement. Un jour, nous gagnions quelques centaines de mètres, et le lendemain, nous reculions tout autant. Je ne comptais plus les assauts pour lesquels je participais. Les trois quarts de mes amis reposaient en paix. Des recrues arrivaient fréquemment de toute la France. De la viande fraîche pour cette grande boucherie. À mon tour, je les rassurais et les conseillais. Je fêtais mes dix-neuf ans, mais j'en paraissais le triple.

La veille de Noël, nous montions au combat une nouvelle fois. L'enfer nous attendait, le diable se réjouissait. Les canons bombardaient de part et d'autre de ce vaste champ d'horreur. Nous avançons, Lulu et moi, tête baissée face aux lignes allemandes. Dès que nous pouvions, nous nous placions à couvert dans les cratères. J'avais peur pour lui, j'éprouvais une mauvaise prémonition.

— Fais gaffe à toi, Lulu !

— T'inquiète, frérot ! Je n'ai pas l'intention de rester ici ! Je veux revoir ma femme, mes enfants et mon atelier !

Il demeurait cette petite lueur d'espoir au fond de son regard bleu lagon.

Nous reçûmes l'ordre de percer, à n'importe quel prix, les lignes ennemies. Il fallait détruire les casemates abritant les mitrailleuses. Malheureusement, mon frère d'armes mourut devant moi sous le feu de la mitraille. Je ne pouvais pas m'arrêter au risque d'y passer aussi. Si j'avais eu le temps, je l'aurais soutenu et lui aurais relevé la tête. Mais je n'ai pas pu. Je ne lui ai pas dit : « Au revoir, Lulu... »

Nous pleurions tous nos amis perdus.

L'année 1915 s'achevait comme celle de 1916 commençait. Un paysage hasardeux sous un déluge de bombes.

## **1916**

Les yeux absents, je fumais une cigarette. Je m'accroupissais au fond d'une circonvallation de Verdun. Combien avais-je tué d'hommes ? L'éternelle question qui tournait sans cesse dans mon esprit. Je n'en pouvais plus. Cela me rendait fou. J'avais peur de devenir un monstre. Je me trouvais à proximité d'un jeune officier, le lieutenant Garrache, fraîchement sorti des écoles. De ses jumelles, il embrassait toute la vallée du regard. Il n'y voyait pas grand-chose. La brume et la fumée noyaient l'horizon. L'armée allemande désirait nous saigner à blanc. Forte de leur supériorité en artillerie lourde, elle tirait en « feu à volonté ». Sur la ligne de front, les premières divisions françaises rencontrèrent une pluie d'acier. J'attendais le doigt sur la détente, la trouille au ventre. L'ordre était donné, nous devons anéantir un maximum de position. Comme un forcené, j'avançai baïonnette

au canon et embrochai l'ennemi. Je n'avais plus de sensibilité, état d'âme du moment.

Soudain, un obus explosa à quelques mètres de moi. Il me projeta dans les airs puis je m'effondrai lourdement sur le sol, rebondissant comme un pantin. Ma vision se brouilla un instant. Mes oreilles me faisaient souffrir. Un acouphène terrible m'annihilait. Dieu merci, je ne présentais aucune autre blessure sérieuse. Dans l'instant, un soldat allemand, naissant de nulle part, me fit face. Déterminé, il désirait en finir avec ma personne. Allongé et démuni, je me tenais à sa grâce. Le bout du canon de son fusil appuya ma tête. Je le fixai durablement, au bord des larmes. Il était jeune, mon âge indubitablement. La peur au ventre, je le suppliai du regard. Saisissait-il notre langue ? Je ne savais pas. Toutefois, j'osai lui dire :

— Ne tirez pas, s'il vous plaît !

L'inexplicable se produisit. D'un léger déplacement de son arme, il m'ordonna de débarrasser la zone rapidement. Je n'en croyais pas mes yeux. Ce combattant venait de me sauver la vie. Terrifié, je regagnai la tranchée, rampai comme un rat pris au piège, puis vomis toutes mes tripes. Relégué à l'infirmerie, je gardai le lit. Je souffrais d'une terrible fièvre.

Deux semaines plus tard, revigoré, je me tenais de nouveau sur le champ de bataille. Pétrifié, j'avançais difficilement. De plus, une brume intense censurait ma vision. Dans ce clair-obscur, une ombre s'approcha rapidement de moi. Il voulut me planter avec sa dague. Je l'esquivai et lui assénai un coup de crosse dans le visage. Il s'écroula, la tête ensanglantée. Il gémissait. Avec l'aide de mon pied, je le retournai et le plaçai en respect avec mon Lebel. Hasard du destin, je tenais au bout de ma ligne de mire le fantassin qui m'avait sauvé la vie. Il était évident que dans sa langue il me priait de l'épargner. Je penchai mon viseur vers le sol et d'un geste de la tête, je lui sommai de partir. Il me sourit avec grâce. Jamais, je ne l'oublierais.

Garrache s'approcha de nous à vive allure, le pistolet à la main.

— Que faites-vous Poupard ! hurla-t-il. C'est un schleu !

Alors, avec violence, il pointa son arme sur le jeune homme et l'abattit sans compassion. Son corps s'écroula dans la boue et le sang. L'officier français disparut dans le brouillard, vociférant des horreurs. J'abandonnai mon arsenal et restai scellé dans ce vaste marécage apocalyptique. Que venait-il de se produire ? Devenions-nous tous fous ? Tel un mort-vivant, je décidai de battre en retraite. Au diable si je devais passer par la cour martiale. Cependant, la vie statua autrement. Un obus allié heurta le sol et m'ensevelit à moitié. Je perdis connaissance rapidement.

Lorsque je me réveillai, j'aperçus des yeux verts en amande. Un visage doux et lisse. J'éprouvais une vive douleur. J'étais ligoté à ma couche.

— Bonjour, monsieur Poupard ! Ne bougez pas de trop ! confia-t-elle, en remontant le drap de mon lit.

Je ressentais ma bouche pâteuse et ma gorge sèche.

— Où suis-je ?

Elle s'approcha un peu plus près de moi.

— Vous êtes à l'hôpital Jeanne-d'Arc. Vous avez été blessé.

— Que s'est-il passé ?

Elle prit un instant. Elle cherchait les meilleurs mots. En vain.

— Un obus est tombé, et vous avez perdu votre pied droit ! Je suis désolée...

Elle saisit ma main. J'aspirai d'enrayer le temps. Je restai silencieux. Des larmes ruisselaient sur mon visage. Je souhaitais en finir, et vite. J'avais dix-neuf ans et invalide à vie. Je fis volte-face à l'infirmière et mordillai mes lèvres violemment.

— Maman ? murmurai-je.

Elle s'appelait Cécile. Cécile Bonheur. Elle avait vingt-six ans. Son nom de famille m'était prédestiné. Elle s'occupa de moi pendant toute mon hospitalisation. Une femme d'une infinie douceur et d'une beauté séraphique. Je la baptisais « archange ». Nous nous étions beaucoup rapprochés. Nous flirtions gentiment, mais guère plus. Je n'acceptais pas mon handicap.

Puis vint le temps de mon départ. Après un mois de traitement et deux mois de convalescence, je regagnai enfin mon foyer. Je me souviendrai toujours de ses yeux lorsque je pris le train pour Paris. J'aurais aimé lui dire tellement de choses, mais je n'y arrivais pas. Elle m'embrassa sur les lèvres longuement et tendrement. La portière du wagon se referma sur notre amour. Je crois que j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.

Mes parents priaient chaque jour notre seigneur pour m'avoir laissé sain et sauf. Je récupérais mon emploi chez monsieur Grumetz. Tant bien que mal, la vie suivait son cours. « Le bal à Jojo » clôtura ses portes définitivement. Mes camarades de mon quartier ne revinrent jamais.

Un jour, où le soleil jouait timidement avec les nuages, je fermais la grille de l'agence pour aller déjeuner. Dans une position quelque peu inconfortable, une personne s'approcha furtivement et murmura à mon oreille :

— Bonjour, Frédéric !

Surpris, je pivotai avec mes béquilles en bois et j'aperçus Cécile. Elle incarnait l'élégance et le charme. J'étais aux anges. Enfin heureux. Je bénis ce jour, le vingt-huit octobre mille neuf cent dix-neuf.

Nous nous mariâmes deux ans plus tard. Elle me donna deux amours, Paul et Christine.

Cinquante années de pur bonheur avant que la vie me l'arrache de nouveau. Elle est décédée des suites d'une longue maladie.

Aujourd'hui, je fête mon anniversaire. J'ai quatre-vingt-quinze ans. Mes enfants souhaitent me convier au restaurant. Je décline toutefois leur proposition. J'argumente une légère fatigue. J'aspire simplement à rester seul. Mon album de photos de famille, mes médailles de guerre et les plaques de mes amis tombés sous le feu garnissent ma table basse. Dans une vitrine trônent les pièces en bois ciselées par mon frère d'armes. Ce soir, je veux libérer les fantômes du passé. Il n'y a pas un jour, pas une heure où je ne pense pas à eux.

Cécile, Lulu, tous les gars de mon quartier, de ma section et toi le fantassin allemand, Dieu sait que vous me manquez tous... terriblement.

Frédéric Poupard est décédé le trois avril mille neuf cent quatre-vingt-treize à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans.

Ses enfants retrouvèrent dans le tiroir de sa table de chevet un carnet noir. Sans doute, son journal intime. Sur la première page de celui-ci, il est inscrit une date, puis une phrase : « *1916 — il reste encore quelques vagues lueurs de civilisation dans cet abattoir barbare, connu autrefois sous le nom d'humanité. Stefan Zweig* »